

sable. Le soulagement l'étreint de n'avoir eu besoin d'aucun éclairage aussi froid qu'artificiel pour deviner dans les ténèbres.

Si le clapotis de l'eau sur la plage est léger, joyeux comme le rire cristallin de quelque nymphe des ondes, la lande derrière elle bruisse avec force. Les vaches et les poneys laissés en liberté aux beaux jours ont dû regagner leurs pénates d'hiver, et c'est tant mieux. L'inquiétude l'aurait probablement emporté sur la beauté de la rencontre nocturne. Elle n'a jamais pu s'y faire, Charline.

Elle combattrait le Diable en personne pour sauver l'un des siens, mais les vaches et les chevaux la terrorisent. Elle n'aime pas qu'on force les êtres à être ce que l'on veut qu'ils soient.

Il est si beau, ce Lac sans fin, c'est un écrin pour les âmes. Les hydravions dorment cette nuit, les légendes du passé se sont évaporées, l'archange s'est assoupi. Il n'y a que Charline et ses pensées.

Elle ferme les yeux fort, si fort, et pense à eux fort, si fort qu'elle ressent sa sœur auprès d'elle, elle est sûre de ce qu'elle pourrait lui dire au clair de lune...

— Tu es fière de toi ?

— Virginie... Ça y est, tu m'engueules et ça fait pas cinq secondes qu'on est ensemble ! Pourquoi tu me dis ça ? Ne sois pas méchante. J'avais tellement envie d'être près de toi, de vous... Ne te fâche pas...

— Mais qu'est-ce que tu fais là ? Tu crois que c'est sérieux, d'inquiéter tout le monde ? Et tes crapauds ? Non mais franchement, tu le crois, ça ?

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise, tu... vous me manquez trop...

— Je sais, mais rien ne sera comme avant, plus jamais. Je t'ai devancée de quelques instants, tu sais. Sur la balance de la vie, ce n'est qu'une minuscule avance, alors vis ce sursis et essaie de moins souffrir. Te voir souffrir m'attache, l'attache. Regarde

l'onde sombre derrière nous, c'est toi, c'est moi, c'est nous. On ne fait qu'un.

» Tu sais que je suis près de toi, près de vous. Tant que tu penses à moi et que tu m'aimes, je vis encore et suis en toi. Personne ne peut te le prendre, ça !

» Tu te rappelles, quand on venait ici et qu'on s'y baignait nues, le soleil caressait nos corps d'enfants, puis d'adolescentes et enfin de jeunes femmes. Moi, magnifique, et toi avec ta silhouette plate de brindille musclée et élancée !

Son rire moqueur éclate.

Charline se souvient, oui. Le Lac qui les prenait dans ses bras, son eau cristalline, claire, belle et dorée sous le soleil si chaud de l'été.

Elle regarde intensément le visage de sa sœur, si beau, si fin. Elle se souvient de tous les détails, reconnaît tout, le grain de beauté là, la dent réparée, les sourcils mal épilés, les lèvres charnues et ce petit nez...

— Qu'est-ce qu'on était bien ici, toutes les deux, chuchote à son tour Charline, se réveillant avec la douce lumière chaude de l'été qui s'insinuait dans les interstices des volets verts.

» L'une de nous les ouvrait et Mamie était là, sa jolie robe blanche à pois bleus avec ses bottes de plastique noir, arrosant ses parterres multicolores de fleurs estivales.

» Invariablement, je préférais sortir par la fenêtre et courir vers la promesse du petit déjeuner que Mamie s'affairait déjà à préparer.

» Ses confitures, le lait à la chicorée, sucré, le miel, le soleil qui empêche de bien ouvrir les yeux, Papy qui travaillait déjà son jardin.

» Tu te souviens, toi, à quel point on y a été heureuses toute notre vie là-bas ? On devait savoir que ça ne durerait pas pour ancrer un tel amour et une telle lucidité sur la puissante beauté

de ces instants. On devait savoir, ce n'est pas possible, les enfants vivent plus légèrement, il me semble.

— C'est vrai, on a toujours vécu là-bas comme si le temps était précieux. Il l'est, mais les enfants ne le savent pas, normalement.

— Après, reprend Charline, me reviennent en mémoire des milliards de moments, de promenades à vélo sur les chemins entre pins, fougères et bruyères. Des milliards de moments en forêt sous nos chers arbres. Mais pourquoi le raconter, qui d'autre s'en souvient à part moi désormais, qui s'y intéresse ?

» Tu sais, on me dit que j'ai changé. Il n'est pas besoin que je l'entende ou que je m'en défende, c'est un fait. Je ne l'assume pas plus que je ne le nie, c'est comme ça.

» Comment pourrait-il en être autrement ? Je suis tronquée d'une partie peut-être invisible mais essentielle de moi. Avant, j'étais entière, depuis que tu n'es plus, j'ai failli ne plus être aussi, je suis encore, mais reconstituée.

» La mort, figure-toi, Sister, a quelque chose de très irritant, elle ne s'arrête jamais. Tu l'auras remarqué. Elle t'a prise et m'a privée de la joie, la vraie, l'immense, privée aussi de ma mémoire. Ce que j'ai vu, tu l'avais vu, ce que j'avais entendu, tu l'avais entendu, ce que j'avais compris, tu l'avais compris aussi, ce que j'étais tu le savais, ce que tu étais je le savais.

» La mort a redistribué les cartes, les rôles endossés depuis longtemps, fait crever les silences, les abcès, fait éclater les ressentis.

» Je ne peux pas faire semblant d'être comme avant. Je ne peux pas.

» Quand j'ai ouvert les yeux, tu étais là. Toi, tu avais eu un avant moi. Qu'il est dur l'après toi, l'improbable monde sans toi, cette dimension parallèle !

» Cette dimension où je ne peux plus te rejoindre, ni par la voix, ni par le corps.

» Ton corps, je l'ai vu s'écouler dans les eaux profondes de notre lac, comme la vie qui file, le temps qui passe. Liquide sablier de nos courtes existences.

» Comme on a vite compris toutes les deux que c'était la cata ! Plus de faux semblants, plus de temps à perdre, juste garder le contact le plus longtemps possible.

» Je n'oublierai jamais notre étreinte qui n'en finissait pas lorsque je t'ai rejointe à l'hôpital après ta première intervention. Je suis entrée, me suis penchée sur ton lit et nous nous sommes serrées sans un mot, sans pouvoir se lâcher.

» On ne l'avait jamais fait. *Les étreintes qu'en rêve on peut vivre cent fois.* Avec le recul, je crois que je l'ai aimé, cet après-midi, l'espoir n'était pas mort encore, pas tout à fait. On a discuté, enfin moi surtout, je te racontais mes derniers petits scoops, mes petites histoires, les trajectoires des uns, des autres.

» Tu étais avide de tout entendre, tout savoir, empêchée déjà par la toux persistante, insistante, revenant à l'assaut, sûre qu'un jour elle gagnerait. Pas de répit, jamais, une ascension progressive dans l'horreur, avec à chaque tentative médicamenteuse une accélération, comme si les traitements nourrissaient le monstre au lieu de le détruire...

» Comme j'ai souffert de perdre le son de ta voix et nos conversations ; parler tu ne pouvais plus, au risque de moins bien encore respirer, alors sont restés les SMS, nos chers SMS, tels de petits fils de survie tendus entre nous par-delà les kilomètres.

» Le dernier reçu date de 4 jours avant que le monstre ne gagne et que tu t'éteignes pour toujours.

» Mais j'étais près de toi, alors les SMS n'étaient plus très importants au final.

» Sais-tu que je les ai tous recopiés dans un joli carnet qui ne me quitte jamais ?